

*En visite dans l'atelier du peintre...*

Son regard avait filé d'abord vers des images qui lui semblaient familières, ressemblant à ses propres souvenirs, paysages en noir et blanc, figuratifs ou presque abstraits, tous traquant de possibles chemins pour rejoindre et franchir la fenêtre ouverte là-bas à l'horizon entre les arbres, à travers fouillis végétal et clairière neuronale profuse, au bout de la route en ciment lézardé, plus loin encore en remontant le serpent argenté du fleuve entre ses montagnes noires ; avant de se poser sur ce qui était rangé à côté, très coloré, versions multiples d'un même décor urbain, *sur les toits*, à moins qu'il ne s'agisse d'un agencement abstrait de volumes et de plans inclinés – cet agencement de formes propres à chaque individu et que la matière cérébrale ne cesse de modifier, de *travailler*, à la manière des pièces d'un Rubik-s Cube, afin d'obtenir la *mise en place*, si pas d'un sentiment d'harmonie, du moins d'un courant qui passe bien entre les parties de l'organisme et son environnement. Ces formes correspondent à ce que le cerveau, sans plus y *penser*, enregistre de plus constant dans son champ de vision, devenant repères inconscients, comme le point sur la rive que l'on ne cesse de fixer pour s'assurer que l'on ne dérive pas, affilié à une trajectoire prétendument choisie. Formes qu'il malaxe machinalement. Typiquement ces choses quotidiennes, omniprésentes, stables, que l'on voit sans voir, le non-vu du vu, cadré par la fenêtre quotidienne, le *cadre de vie* ordinaire.

Ces petites peintures par où la couleur revient, ressuscitée, pleine de la force d'un renouveau profond, témoignent toutes d'une sorte de miracle consistant de la vue recouverte, un voile se déchirant, et soudain le peintre saisit le non-vu de la fenêtre, voit et revoit enfin où il est, où il en est. Il en épure les lignes, en fait le relevé géométrique, - un *blason* - jusqu'à obtenir, là sur les toits, une perspective d'avalanches cubiques où se dessine un village utopique, proche du *ciel*, ultime port d'attache. Il n'entreprend du reste pas de peindre désormais ce qu'il voit par la fenêtre, face à la vitre, car malgré la révélation, le non-vu ne s'y laisse pas surprendre pour autant. Il s'est déplacé en *d'autres champs de vision*. C'est face au chevalet, appareillage pour extraire l'invisible de ce qu'encadrent les fenêtres, qu'il va puiser en sa mémoire ce qui apparaît en de très fines coupes effectuées à différents moments du passé, toutes les configurations possibles de la vue qu'il a sur le monde, limité, là-dehors, et qui va restituer autant sa vision d'un univers global que les reflets que ce monde global projette en lui. Selon le temps, les saisons, les lumières du jour, les lueurs de la nuit, les humeurs et averses, les fantasmes et apparitions.

Le non-vu de la fenêtre a opéré, durant des années, nuit et jour, comme une éponge, absorbant les états d'âmes, les enthousiasmes, les excitations, les angoisses, les tourments, les désespoirs. Face au chevalet, outillage qui ouvre la fenêtre intérieure sur le non-vu, et permet à la main de puiser et restituer au pinceau les infinies variations banales du vivre, enfouies dans les heures perdues, en jachère, ce temps où l'on pense ne rien faire, ne penser à rien, être totalement improductif, le peintre représente les profondeurs différenciées du vivre à travers un décor toujours le même, antichambre entre finitude humaine et éternité des sphères, abyssale, tantôt infernale, tantôt céleste, tantôt florale, tantôt minérale, solaire ou lunaire, incendiée ou glacée, ruisselante ou asséchée, striée ou lisse, charnelle ou mécanique. Représentation multipliée d'un déplacement incessant dans un sur-place envoûtant, archéologie précise, rigoureuse, de ce qui gît dans le permafrost du sensible.

*texte de Pierre Hemptinne*